



Focus



Famille du média : PQR/PQD
(Quotidiens régionaux)

Périodicité : Quotidienne

Audience : 513000

Sujet du média :

Actualités-Infos Générales



Edition : 13 février 2022 P.22-22

Journalistes : Patrick COULOMB

Nombre de mots : 861

p. 2/2

"LUCKY LUCIANO, TESTAMENT"

ENTRETIENS AVEC MARTIN A. GOSCH ET RICHARD HAMMER

Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur la mafia

Le plus célèbre - avec Al Capone - des gangsters américains du XX^e siècle a raconté sa vie avant de mourir à un journaliste et à un producteur. C'est ce texte qui est réédité par "la manufacture de livres"

Publiées pour la première fois en 1975 aux États-Unis, soit treize ans après sa mort, les mémoires de Lucky Luciano sont ressorties de l'oubli par la grâce de *la manufacture de livres*, une maison d'édition spécialisée dans les polars, romans, noirs et autres documents criminels. Unique en son genre, car c'est le mafieux Lucky Luciano lui-même qui est aux manettes, au cours d'entretiens, le bouquin met en scène toutes les figures connues du monde de Cosa Nostra, d'Al Capone à Vito Genovese et de Meyer Lansky à Carlo Gambino. Il retrace une existence hors du commun, la prison, l'exil, la paradoxale volonté de bien faire.

Les livres sur la mafia, sur Cosa Nostra, ne manquent pas et le crime organisé lui-même a tellement changé que l'on pourrait

croire qu'un livre comme celui-ci est déplacé, *has been*. Pourtant, la saga que nous raconte Luciano est devenue tellement connue, à force de livres, de films et de documentaires, ses protagonistes nous sont tellement familiers, pour les mêmes raisons, que se plonger dans cette lecture offre une petite musique que tous ceux qui ont aimé *Le Parrain*, *Il était une fois en Amérique*, ou bien d'autres films, ne pourront qu'apprécier. Avec en prime ici le sceau de l'authenticité.

Patrick COULOMB

"Lucky Luciano, testament", entretiens avec Martin A. Gosch et Richard Hammer, à la manufacture de livres, 512 pages, 22,90 €. En librairie.

EXTRAITS

Ils sont arrivés le lendemain et je leur ai dit qu'il fallait en finir avec le gars Hitler. Si quelqu'un liquidait ce fils de pute, la guerre s'arrêterait cinq minutes plus tard. Ils se sont mis à rire, et j'ai éclaté de rage : "Qu'est-ce qui vous fait rire, nom de Dieu ? Nous avons de l'autre côté de l'eau le meilleur tueur du monde, Vito Genovese. Ce petit salaud me doit la vie, et il est temps qu'il paye sa dette. Il est ami comme cul et chemise avec Mussolini et son toc de beau-fils, cette espèce de comte Ciano, et avec eux il devrait pouvoir approcher Hitler d'assez près pour le faire." (...)

Un jour, dans son nouveau domicile, Luciano reçut un visiteur surprenant, un sénateur des États-Unis : "Si vous voulez voir de vrais escrocs, regardez nos sénateurs et nos députés américains. Ils traitent quelqu'un de gangster, de racketteur ou d'escroc s'il commet un acte illégal, alors qu'ils sont les pires des voleurs, mais légalement. Les États-Unis prêtaient alors un tas d'argent à l'Europe, la plupart du temps en association avec les pays où l'on réalisait de gros bénéfices. Ce fric restait sur place et s'y accumulait dans un compte qu'on appelait "les fonds de contrepartie". En Italie, il y avait des milliards de lires sur ces comptes que contrôlait l'ambassade des États-Unis. Alors, un sénateur, sa famille, ses amis et son secrétariat arrivaient à Rome sur un avion du gouvernement, voyage gratuit, et un membre de l'ambassade allait le recevoir et lui tendait un gros paquet de lires provenant des fonds de contrepartie. Cela avait lieu partout en Europe. Et les gars de Washington dépensaient ce fric comme si c'était de l'eau de vaisselle, réglant ainsi toutes leurs dépenses, achetant des cadeaux à leur famille, des manteaux de fourrure et des bijoux à leur épouse, vous voyez le coup. Ce sénateur qui est venu me voir à Naples, il a bu plus d'alcool, est sorti avec plus d'hôtesse de l'air et de secrétaires de l'ambassade, et il a puisé plus dans ces fonds de contrepartie que neuf de nos députés ensemble. Par-dessus le marché, il avait un désir ardent d'occuper la Maison-Blanche. Il désirait donc me voir. Si bien que je l'ai reçu, et j'ai découvert que c'était le gars à vouloir voler même un four chauffé

au rouge. Il m'a proposé d'essayer de trouver un moyen pour que je revienne aux États-Unis. Il savait ce que j'avais fait, m'a-t-il dit, mais il savait également qu'Asslinger se trompait en ce qui me concerne. Il a ajouté qu'il avait demandé aux gars de l'ambassade, y compris Siragusa, de lui montrer une preuve comme quoi je m'occupais en Italie du trafic de la drogue, et ils étaient revenus les mains vides. Juste avant de sortir de chez moi, il regarda la bague que je portais au petit doigt (un saphir étoilé et des diamants avec sertissage de platine), et il me dit : "Quelle belle bague ! J'en ai toujours désiré une comme celle-ci". J'aurais pu précipiter ce rustre du haut de mon toit. Au lieu de cela, je lui ai dit : "Sénateur, vous pourrez l'avoir et beaucoup plus encore le jour où je remettrai le pied à New York... pour toujours. Nous nous sommes serré la main et séparés, et c'est la dernière fois que j'ai entendu parler de ce fils de pute."

